

# Yuval Rozman : « Israël est en train de tomber dans le piège du Hamas »

Metteur en scène installé à Paris, l'Israélien Yuval Rozman raconte à Mediapart son « horreur » face aux massacres à Gaza, et dénonce la soif de « vengeance » des dirigeants de son pays. Il dit aussi sa « peur » du retour de l'antisémitisme en France.

[Mathieu Magnaudeix](#), 7 novembre 2023 à 15h00

Le réalisateur et metteur en scène Yuval Rozman, 39 ans, vit et travaille à Paris. Tout son œuvre tourne autour du conflit israélo-palestinien et de l'exploration de la société israélienne. Il a fui l'armée alors qu'il effectuait son service militaire à Gaza, puis il a quitté Israël et s'est installé en France. Dans *Ahouvi*, sa nouvelle pièce jouée à partir du mardi 7 novembre au théâtre du Rond-Point, il met en scène un couple qui finit par se déchirer. Comme une métaphore de la tragédie en cours. Entretien.

**Mediapart : L'armée israélienne pilonne Gaza chaque jour, chaque jour des civil·es gazaoui·es sont tué·es. Que ressentez-vous ?**

**Yuval Rozman :** Une horreur et une tristesse infinie. C'est inimaginable, les corps qui s'entassent, les morts que les Gazaouis ne peuvent enterrer. À quoi cela sert-il ? Il faut un cessez-le-feu. Il faut tout arrêter. Le gouvernement israélien doit ramener les familles et les enfants otages. Et ramener les soldats. J'ai espéré, j'ai dit toutes mes prières non religieuses pour que l'armée israélienne n'entre pas à Gaza. Mais je ne suis pas étonné par ce que fait le gouvernement. Cet aveuglement, c'est un thème que je creuse beaucoup dans mes pièces. La religion est en train de rendre Israël aveugle.

La soif de vengeance dont les dirigeants et une partie de la population ont besoin ne permet aucun sacrifice. Or il faudra que les dirigeants soient capables de sacrifices politiques pour arrêter cet engrenage. Faire disparaître le Hamas, cela prendra du temps. Je suis très pessimiste, je ne l'ai jamais autant été. Israël est en train de tomber dans le piège de sa puissance économique, militaire, avec le soutien des États-Unis. Et dans le piège tendu par le Hamas, qui lui s'en fout des Palestiniens. On est en train de nourrir un monstre.

**La question des otages est le premier sujet de préoccupation en Israël, et beaucoup de juifs ici en France estiment qu'elle est trop occultée.**

Oui, c'est la question centrale en Israël. Il n'est question que des 241 personnes kidnappées dans les médias. Il y a des manifestations importantes devant la maison de Nétanyahou et le siège du gouvernement. Les familles des otages, et même certains de mes amis, ont installé des tentes dans la rue pour que ce soit la première préoccupation du gouvernement. Si nous voulons retrouver certains otages sains et saufs, c'est une question de jours. Le gouvernement veut à tout prix une victoire. Mais il ne pourra pas l'obtenir en bombardant Gaza, car en visant le Hamas, l'armée israélienne tue aussi des civils.

**Qu'avez-vous ressenti le 7 octobre, le jour des attaques du Hamas ?**

Mon cœur a été ravagé et déchiré. Au départ, il y a le temps des larmes, du deuil, celui de mes amis israéliens, l'inquiétude pour ma famille. Les messages aussi de la part d'amis palestiniens qui condamnent ces actes. La question ensuite, c'est comment sortir de cet état de choc et de deuil. Comment rester intègre ou loyal à moi-même, comment exprimer ma voix sur les émotions qui peuvent coexister ? Bien sûr qu'on ne peut que condamner les actes monstrueux, terroristes, inhumains, barbares, brutaux, commis par le Hamas le 7 octobre.

Il faut aussi parler de la responsabilité de l'occupation, des crimes de guerre du gouvernement israélien, du fait que le gouvernement israélien n'a été élu que par 20 % de la population israélienne, de ce pays qui inflige aux Palestiniens des conditions de vie inacceptables. Comment peut-on être aussi aveugle ? Mais pour moi, dire cela, je l'avoue, en ce moment, c'est aussi très difficile. Parce qu'il y a une voix intérieure qui me reproche une trahison. Comment ne pas trahir ma famille, mes amis, les amis disparus, les amis morts, les amis qui ont fait la fête comme moi, qui ont juste voulu danser jusqu'au lever de soleil, s'embrasser, s'aimer, et qui ont été massacrés ?

### **Certains de vos amis ont été tués...**

Au festival Tribe of Nova [*un festival techno organisé à 5 kilomètres de la bande de Gaza attaqué par le Hamas, où 260 personnes ont été tuées et d'autres prises en otage – ndlr*], il y avait beaucoup de gens de ma génération, des amis du milieu de la techno à Tel-Aviv, des amis du Conservatoire. Un de mes amis de l'école y était. Pendant une semaine on a pensé qu'il avait été kidnappé. Au bout d'une semaine, on a compris qu'il était mort.

Ce week-end-là, ma cousine était en week-end avec quatre cousins à Kfar Aza, un des kibboutz près de la frontière qui a été attaqué. Deux de mes cousins sont repartis faire la fête à Tel-Aviv le vendredi soir, mais deux de mes cousines sont restées. Ils étaient avec sept enfants. Le samedi matin, ils se sont enfermés dans un abri sécurisé. Ma cousine était avec son bébé. Elle a entendu les terroristes dans le salon. Elle a couvert la bouche de son bébé pour qu'ils n'entendent pas ses cris, sa respiration. Ça a duré 27 heures. L'armée israélienne est arrivée dans le kibboutz le dimanche après-midi. Heureusement, ils ont survécu.

### **De quoi est faite cette peur de trahir dont vous parlez ?**

C'est la peur de trahir, de salir. J'ai un conflit intérieur par rapport à Israël, à mon pays. J'aime ce pays : c'est tous mes amis, ma famille, je pense qu'Israël a le droit d'exister. Et bien sûr, c'était la solution pour mes grands-parents, après la Shoah. Ils ont perdu leurs frères, leurs sœurs, leurs enfants dans les chambres à gaz. Ils ont pensé que c'était une utopie. Ils ont essayé de construire cette utopie, et l'utopie s'est écroulée.

Il y a cet amour que je ressens, il y a aussi la honte, le désespoir, un dégoût profond parce que cet État occupe un autre peuple. Je suis le fils de réfugiés juifs européens, de Hongrie, de République tchèque, de Pologne, qui ont fait leur *aliyah* parce que ces pays ont pris leur maison. Aujourd'hui, la Hongrie ou la Pologne pourrait me donner un passeport. Au contraire, Israël ne donne pas de passeport aux Palestiniens devenus des réfugiés lors de la Nakba [*la « catastrophe », selon les Palestiniens, lorsque 750 000 d'entre eux ont été chassés de leurs terres à la création de l'État d'Israël, en 1948 – ndlr*].

### **Vous avez fui l'armée en Israël...**

J'ai fait mon service militaire pendant deux ans. J'étais dans la bande de Gaza, à Rafah, près de la frontière avec l'Égypte. Je savais déjà que j'étais gay mais ma famille l'ignorait. Pas mal d'amis autour de moi avaient échappé au service, moi je me suis dit que je devais aller à l'armée, ne pas me chercher d'excuses. Je voulais appartenir à la société israélienne. Si tu ne fais pas l'armée, c'est comme une tache sur toi. À Gaza, j'ai énormément souffert.

### **Pourquoi ?**

C'était la deuxième Intifada, entre 2002 et 2005. C'est à ce moment-là que le Hamas a commencé à construire le réseau des tunnels souterrains. Nous, on les appelait « *les tunnels des morts* ». L'armée israélienne a commencé à chercher et à détruire ces tunnels d'où des terroristes pouvaient attaquer les kibboutz. J'ai perdu un de mes amis soldat israélien dans ces tunnels.

J'étais à un petit poste militaire sur la route Philadelphi [*un corridor entre Gaza et l'Égypte, alors contrôlé par Israël – ndlr*]. J'ai eu des pensées suicidaires. Il y avait des situations où je me pissais dessus. Je me suis senti étouffé. Un jour, je suis arrivé à un checkpoint à l'entrée de Gaza, j'ai fait une nouvelle crise de panique. Et je suis parti. Pendant une semaine, j'ai été un *missing soldier*, un fugitif. Ils m'ont cherché. Après une semaine, je suis revenu. Ils m'ont mis en prison.

### **Comment comprenez-vous les réactions de la société israélienne depuis le 7 octobre, qui, pour une grande partie, réclame une réponse militaire à Gaza contre le Hamas tout en mettant en cause le gouvernement qui ne l'a pas protégée ?**

Ces derniers mois, j'avais de l'espoir. Il y a eu plus de quarante semaines de mobilisation contre le gouvernement d'extrême droite et ses réformes. Il y avait presque 500 000 personnes tous les samedis soir, parfois deux fois par semaine, à Jérusalem, Haïfa, Tel-Aviv : les religieux, la gauche, la droite, unis contre ce gouvernement fasciste et dictatorial de Nétanyahou. Et une partie, pas tous, mais une partie de ces manifestants exprimaient aussi la contestation de l'occupation.

Depuis le 7 octobre, je crains bien sûr un retour en arrière. Il y a une envie de revanche, que je peux comprendre, mais dans ce moment précis justement, il faut insister sur la morale. Ce n'est pas un luxe à mettre de côté. Je crains que la société israélienne en guerre ne bascule encore plus vers l'extrême droite. Très peu de gens osent parler d'occupation désormais.

### **En France, on a pu reprocher à des politiques, notamment La France insoumise, de ne pas assez condamner les actes du Hamas. Avez-vous ressenti cela aussi ?**

J'ai constaté certaines ambiguïtés à gauche par rapport à ces actes. Ne pas dire que c'est du terrorisme. Ne pas dire que les Palestiniens sont pris en otage par le Hamas. Concevoir un massacre dans une rave party comme un acte de résistance. Si on ne le dénonce pas, on peut rentrer dans l'antisémitisme. En tout cas, on rentre dans un jeu dégueulasse qui consiste à marquer des points comme au foot. C'est humiliant pour nous et pour les Palestiniens. On joue à compter les morts.

Ce jeu-là ne fait que nourrir le jeu funeste des extrémistes qui tiennent à contrôler la situation. Car les dirigeants israéliens comme les dirigeants palestiniens sont pourris, le Hamas a d'ailleurs été financé par Nétanyahou depuis quinze ans. Ces extrémistes contrôlent les

citoyens, mais ils contrôlent aussi la discussion. Et ça, ce n'est pas possible. Tous les Palestiniens ne sont pas le Hamas. Ils sont pris en otage par le Hamas. Et chaque Israélien n'est pas l'ambassadeur du gouvernement.

### **Pourquoi le refus de nommer clairement ouvre-t-il la porte à un antisémitisme possible ?**

En France, plus qu'ailleurs sans doute, j'observe un amalgame, une confusion entre Israéliens et juifs, et cela m'inquiète chaque jour davantage. Pour la première fois depuis que je suis en France, j'ai peur. J'ai vu à Paris un juif orthodoxe marcher dans la rue et j'ai eu peur pour lui : moi qui ne suis pas religieux, ça ne m'était jamais arrivé d'éprouver cela.

Il y a en permanence huit soldats devant l'école juive près de chez moi. Je cache mon portable quand j'envoie des messages en hébreu sur WhatsApp. Quand je parle dans la rue au téléphone avec ma mère, je baisse la voix. Je crains que ce conflit ne devienne un conflit de religions, comme d'ailleurs les extrémistes israéliens et les extrémistes du Hamas le souhaitent.

Est-ce que les gens peuvent saisir un discours complexe qui consiste à dénoncer les actes du Hamas tout en dénonçant les crimes de guerre d'Israël, la colonisation, l'occupation ? Je ne suis pas certain. Lorsque je vivais en Israël, j'allais aux manifestations contre l'occupation en Cisjordanie. En France, lorsque je suis arrivé ici, je suis allé voir des manifestations propalestiniennes, j'ai vu des gens brûler le drapeau israélien, j'ai vu des slogans qui m'ont choqué. Je n'y suis plus allé. Depuis, je me dis : comment être israélien de gauche en France ?

### **Les 20 et 21 octobre, vous étiez censé jouer votre pièce, « The Jewish Hour », au [théâtre De Singel](#) à Anvers (Belgique). Et puis les choses ne se sont pas passées comme prévu.**

Le théâtre avait maintenu la représentation. Les conditions étaient réunies pour pouvoir jouer en toute sécurité. Ayant grandi en Israël, j'ai vécu avec la peur des attentats kamikazes, des explosions dans les bus. Mais une partie de l'équipe avait peur de jouer. Nous nous sommes réunis. Une des actrices a dit que jouer cette pièce qui est une comédie, une comédie grinçante mais une comédie qui critique la société israélienne, la colonisation, c'était comme inviter un clown à des funérailles.

J'étais totalement d'accord. Nous avons trouvé une autre solution. En 24 heures, j'ai écrit un texte que j'ai dit sur scène avec un des acteurs. On l'a appelé *The Jewish Hour – Director's Cut*. Dans ce texte, je parle de la situation et je raconte mon histoire. Et puis nous avons organisé un débat avec le public. Au début, j'ai pleuré, je tremblais. Il y avait beaucoup de douceur. À la fin, on a chanté avec le public une chanson d'Elvis Presley, [If I can dream](#).

### **Que dit le texte en anglais que vous avez écrit ?**

Je parle des atrocités, des violences que je condamne des deux côtés. Je parle du fait que les émotions contradictoires peuvent coexister. J'essaie aussi de parler de l'espoir. Ce texte est dédié aux victimes des deux côtés, « *from the river to the sea* ». La recette a été [versée](#) à une organisation israélo-palestienne qui soutient les familles ayant perdu des proches dans le conflit.

**Vous avez 39 ans. Pourquoi avez-vous quitté Israël, il y a onze ans, pour vous installer et faire du théâtre à Paris ?**

Israël m'a rendu malade. J'ai fui pour respirer. Pour être moins seul dans mes convictions politiques et ma manière de voir l'art. Dans les théâtres publics en Israël, je ne pourrais pas faire ce que je fais, par exemple faire clignoter le drapeau d'Israël sur un néon comme dans une boîte de nuit : c'est une atteinte aux symboles de l'État. Je ne pourrais pas non plus refuser de jouer dans les colonies israéliennes dans les territoires occupés.

J'ai fui ce que j'appelle « *le noyau existentiel d'Israël* ». Une fermeture d'esprit. Une politique de peur et de victimisation construite depuis quinze ans par les gouvernements Nétanyahou. L'instrumentalisation de la Shoah pour justifier le racisme contre les Palestiniens.

Ma grand-mère a commencé à faire des blagues après Auschwitz. Pas pendant.

Cela dit, les choses sont parfois compliquées en Europe aussi : quand on a joué *The Jewish Hour* à Lyon, en mai dernier, on a eu des menaces de mort sur les réseaux sociaux de la part d'un juif extrémiste. J'ai aussi reçu des lettres de menaces à mon domicile. À Anvers, des spectateurs ont annulé leurs billets à la dernière minute car ils ne comprenaient pas que le théâtre programme la pièce d'un juif.

**« The Jewish Hour » est une pièce survoltée et grinçante sur une radio amateur qui diffuse depuis Netanya, en Israël, à destination des juifs et juives francophones. L'humour est omniprésent dans votre travail.**

C'est tellement important. Cela me vient de ma grand-mère, rescapée d'Auschwitz et qui a perdu toute sa famille. Elle était cynique, méchante, très drôle aussi. Elle riait de la Shoah, des nazis. Elle était toujours en conflit avec mon père, qui est très religieux. Il voulait faire la prière les soirs de Shabbat, elle voulait raconter ses blagues.

Je ne peux pas parler du conflit israélo-palestinien sans ce mauvais goût, sans l'humour, le deuxième degré, l'autodérision. Sans cette vibration qui naît d'une gêne de la situation, et du jeu des interprètes. Pourtant, depuis le 7 octobre, mes repères sont brouillés. Je ne suis que dans l'émotion, le premier degré, le deuil. Je n'arrive plus à mettre cette distance. Il faudra du temps. Ma grand-mère a commencé à faire des blagues après Auschwitz. Pas pendant.

**Mardi 7 novembre débute au théâtre du Rond-Point, à Paris, votre nouvelle pièce. De quoi parle-t-elle ?**

C'est le troisième volet d'une quadrilogie, *La Quadrilogie de ma terre*. Chaque volet attaque le conflit israélo-palestinien sous un angle différent. Le premier, *Tunnel Boring Machine*, traitait l'aspect politique du conflit à travers l'homosexualité et les tunnels de Gaza, qui sont aussi des lieux de rencontres sexuelles pour les gays. *The Jewish Hour* est sur la religion. Cette pièce, *Ahouvi*, parle de l'amour. « Ahouvi » veut dire « mon amour » en hébreu. C'est une pièce sur cette envie de maîtriser, de contrôler l'autre. Une Israélienne débarque à Paris, son compagnon est français. La pièce raconte la difficulté de vivre ensemble, de vivre avec un étranger, la barrière de la langue. Le conflit y est omniprésent.

Au contraire des pièces précédentes, la violence n'est pas frontale. C'est une violence cachée, discrète, sourde, qui rentre dans le corps comme un cancer, comme l'occupation rentre dans le corps de la société israélienne. Comme la violence qui s'exerce au quotidien en Israël contre les Palestiniens.

Une sorte de relation abusive, tordue, comme une montagne russe permanente mais à laquelle aucun des deux n'a envie de rien changer. La pièce explore comment cette violence peut sortir au sein d'un couple, comme elle peut surgir entre deux nations, deux peuples voisins et amoureux. Il y a un lien tellement fort entre les Israéliens et les Palestiniens. On est pareils, on est des frères. Je ne crois pas à une solution à deux États. Mon utopie, c'est un seul État pour tout le monde, avec les mêmes droits, les mêmes passeports. On ne peut pas séparer Israël et la Palestine. C'est la même terre.

*Ahouvi*, de Yuval Rozman. Au [théâtre du Rond-Point](#)

[Mathieu Magnaudeix](#)